

**La bataille de Bouvines.
800 ans après, on en parle encore.**

Dossier documentaire de la tâche complexe.

Lire attentivement la consigne !

Travail en groupe de 4 élèves.

**Parcours pédagogique publié sur
le site académique Terres et Temps,
adapté pour les élèves par Mr Cassaro**

La consigne : La bataille de Bouvines. 800 ans après, on en parle encore

Vous êtes un très jeune journaliste, à peine sorti de l'Institut du Journalisme de Bordeaux Aquitaine (IJBA). Vous effectuez un stage chez France Bleue Béarn à Pau, dans l'équipe de Jean Luc Sabatier, le célèbre animateur de « l'émission la poule au pot ». Il vous emmène en reportage pour la préparation du festival des médiévales de Montaner (12/13 juillet 2016) qui évoquera cette année le 802^{ème} anniversaire de la bataille de Bouvines. **Il a été choisi, parmi de très nombreux journalistes régionaux pour écrire l'article d'ouverture** du Festival qui sera publié dans tous les journaux de la presse régionale (La République des Pyrénées, Sud-Ouest) puis raconté à l'antenne de France bleue Béarn.

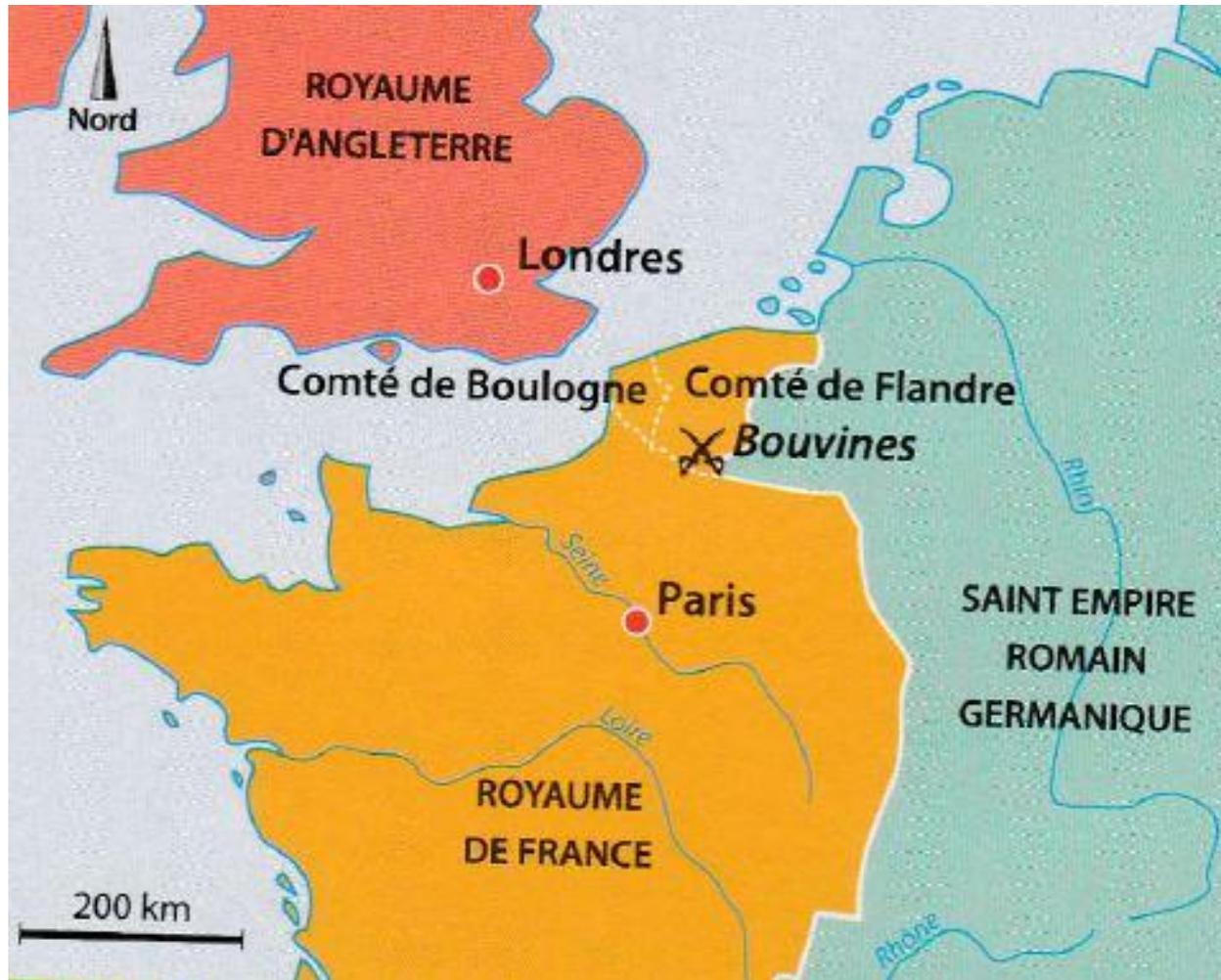
Tout le monde veut savoir ce qui est arrivé à Bouvines et pourquoi on continue à parler de cette bataille, 800 ans après. **Il a dû s'y passer des choses très importantes !**

Mais, catastrophe, deux jours avant de rendre son article, il tombe malade et doit rester coucher. Vous êtes alors seul pour le remplacer. Il vous a laissé tous ses dossiers.

Si vous relevez le défi, vous savez que vous serez embauché comme journaliste. Mais attention, il vous reste peu de temps et de nombreux historiens liront votre travail : pas de bêtises !

Pour vous aider, vous pouvez chercher des informations dans le dossier de J.L Sabatier, mais aussi ailleurs : manuels, dictionnaires, Internet...

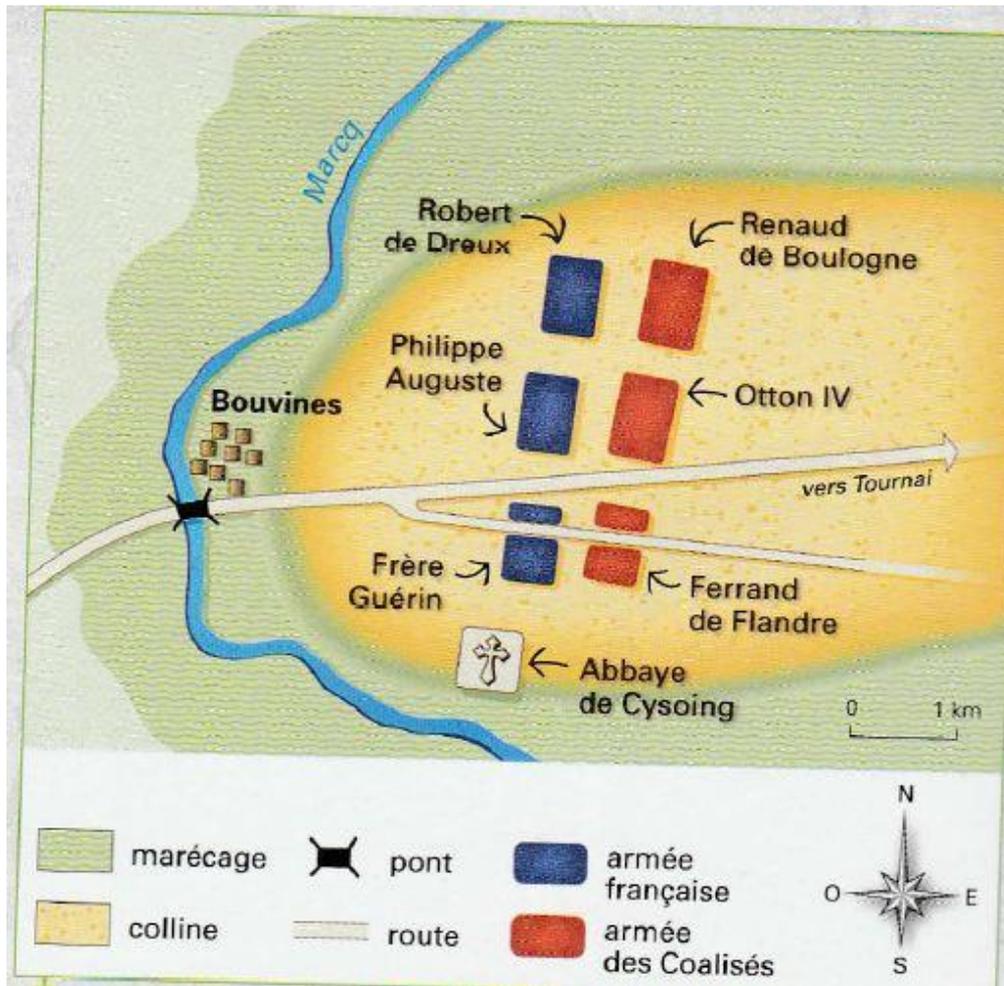
Si vous pensez que ce travail est trop difficile, vous pouvez demander de l'aide à votre professeur.



Bouvines dans l'Europe du XII^{ème} siècle

L'année 1214, le 27 juillet tombait un dimanche. Le dimanche est le jour du Seigneur. On le lui doit tout entier. J'ai connu des paysans qui tremblaient encore un peu lorsque le mauvais temps les forçait à moissonner un dimanche : ils sentaient sur eux la colère du ciel. Les paroissiens du XIII^e siècle la sentaient beaucoup plus menaçante. Et le prêtre de leur église ne prohibait pas seulement, ce jour-là, le travail manuel. Il essayait de les convaincre de purifier tout à fait le temps dominical, de le garder des trois souillures, celles de l'argent, du sexe et du sang répandu. C'est pourquoi, en ce temps, nul ne maniait volontiers les deniers le dimanche. C'est pourquoi les maris, le dimanche, évitaient, s'ils étaient pieux, d'approcher de trop près leur femme, et les hommes d'armes, s'ils étaient pieux, de tirer l'épée. Or, le dimanche 27 juillet 1214, des milliers de guerriers transgressèrent l'interdit. Ils se battirent, et furieusement, près du pont de Bouvines, en Flandre. Des rois les conduisaient, celui d'Allemagne et celui de France. Chargés par Dieu de maintenir l'ordre du monde, sacrés par les évêques, à demi prêtres eux-mêmes, ils auraient dû mieux que personne respecter les prescriptions de l'Église. Ils osèrent pourtant s'affronter ce jour-là, appeler aux armes leurs compagnons, engager un combat. Non point une simple escarmouche, mais une bataille, une vraie. C'était, de surcroît, la première bataille qu'un roi de France se risquait à livrer depuis plus d'un siècle.

Première
page du livre :
*Le dimanche
de Bouvines*,
de Georges
Duby
(historien),
Paris , 1973



La bataille de Bouvines

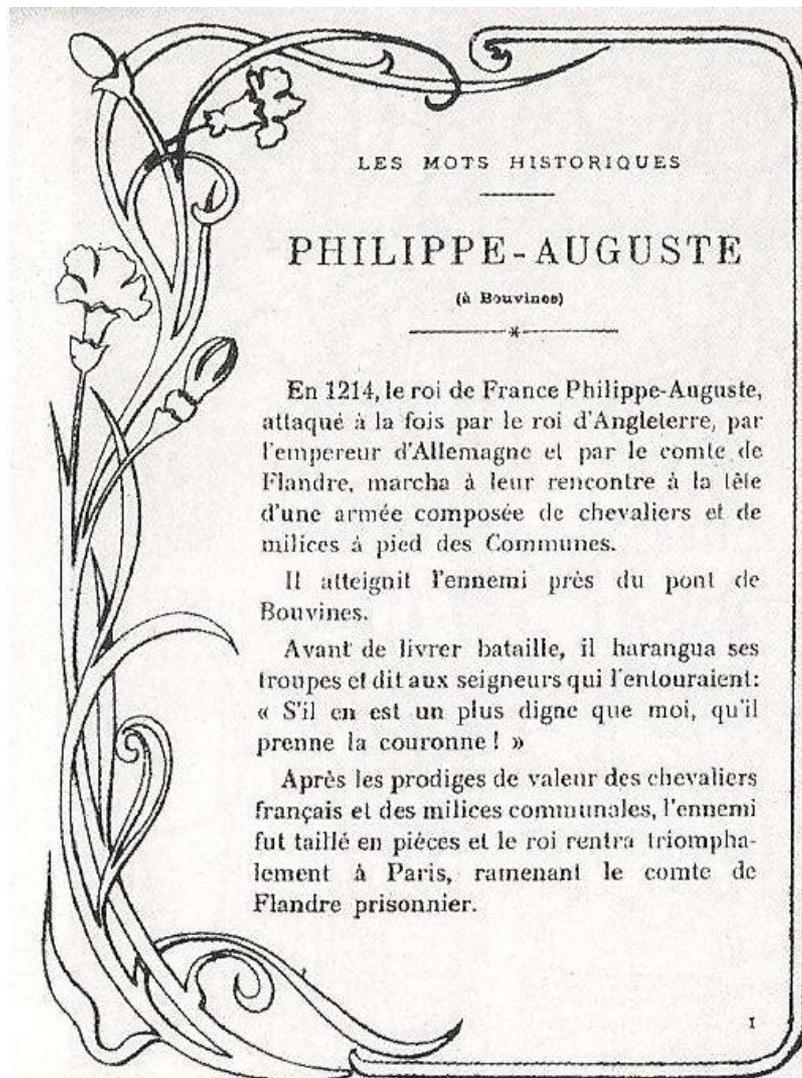
- **Lieu :** Bouvines (près de Lille).
- **Date :** dimanche 27 juillet 1214.
- **Forces en présence :** armée de Philippe Auguste, roi de France, face aux alliés du roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne Otton, le comte de Flandre Ferrand de Portugal et le comte de Boulogne Renaud de Dammartin.
- **Nombre de combattants**
 - **Français :** 2 000 cavaliers ; entre 4 000 et 6 000 fantassins.
 - **Anglais et alliés :** environ 12 000.

Les milices communales dans la bataille de Bouvines

Pendant ce temps arrivèrent avec la bannière de Saint Denis les légions des communes qui s'étaient avancées presque jusqu'aux maisons. Elles accoururent le plus promptement possible vers l'armée du roi où elles voyaient la bannière royale qui se distinguait par les fleurs de lys et que portait ce jour-là Galon de Montigny, chevalier valeureux mais peu fortuné. Les communes étaient donc arrivées, principalement celles de Corbeil, d'Amiens, de Compiègne, de Beauvais et d'Arras. Elles pénétrèrent dans les bataillons des chevaliers et se placèrent devant le roi lui-même.

Guillaume Le Breton, *Vie de Philippe Auguste* (1165-1226).

Couverture d'un cahier d'écolier : les mots historiques.
Source : musée des Arts et traditions populaires, Paris





La bataille de Bouvines, Miniature tiré des grandes chroniques de France

Vitraux de l'église de Bouvines (XIX^{ème} siècle) le récit de la bataille de Bouvines en vitraux

[voir tous les vitraux en cliquant ici !](#)



Extrait d'un récit de la bataille de Bouvines par le *Méneſtreſel de Reims* (1260).
Traduit du Français Ancien par *Marie-Geneviève Grossel* dans son ouvrage « Récits d'un ménestrel de Reims ». Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur sur le site : <http://www.bouvines1214.org/>

[I. AVANT LA BATAILLE]

[...] L'empereur Othon, le Comte Ferrand, le Comte Renaut, le Comte Guillaume-Longue-Épée - (qui était le frère du Roi d'Angleterre ; en effet le Roi Jean avait envoyé son frère à sa place parce que lui-même ne pouvait s'y trouver, mais il était en Poitou à la Roche-aux-Moines, affronté à monseigneur Louis¹ qui lui causait bien du tracas) - donc ces grands seigneurs que je viens de vous énumérer se répartissaient entre eux le Royaume de France, chacun en prenait son morceau, tout rôti ou bien bouilli !

Le Comte Ferrand voulait Paris, le comte Renaut voulait la Normandie, l'empereur voulait Orléans, Chartres et Etampes ; **Hugues de Boves** voulait Amiens, ainsi chacun taillait son morceau : "*Mais Dieu en peu de temps accomplit son labeur, tel rit bien le matin qui, le soir venu, pleure*".

Le samedi passa de cette façon jusqu'au dimanche matin ; le Roi alors se leva, il fit sortir son armée tout équipée de Tournai, bannières² déployées, au son des trompettes, tous les bataillons bien en ordre.

Ils allèrent jusqu'à un petit pont que l'on appelle le Pont de Bouvines ; il y avait là une chapelle où le Roi entra pour entendre la messe ; car il était encore très tôt. Il fit donc chanter la messe par l'évêque de Tournai et le Roi l'écouta tout armé. Puis, quand la messe fut dite, le Roi demanda d'apporter du pain et du vin, il fit tailler le pain en tranches pour les tremper dans le vin, et, en prenant une, il la mangea puis il dit à tous ceux qui l'entouraient : "*Je prie tous mes amis qui sont ici de manger avec moi en souvenir des douze apôtres qui ont bu et mangé avec Notre Seigneur Jésus-Christ ; si l'un de vous nourrit en son cœur une lâcheté ou une perfidie, qu'il ne s'approche pas de ce lieu*".

Alors, monseigneur **Enguerrand de Couci** s'avança et prit la première tranche trempée, le Comte de Saint-Pol prit la seconde et dit au Roi : "*Sire, en ce jour, on verra bien qui sera traître envers vous !*" [...]

Quand le Roi vit ce spectacle, il en fut tout heureux et il déclara : "*Seigneurs, vous êtes tous mes vassaux, je suis votre seigneur, quel que je sois. Je vous ai beaucoup aimés, je vous ai traités avec beaucoup d'honneur et je vous ai largement donné de mes richesses. Pour Dieu, je vous prie aujourd'hui que tous, vous protégez ma vie, mon honneur et le vôtre.[...]* »

[II. LA BATAILLE]

Alors, le Roi monta sur un destrier fort et sûr, et tous les barons firent de même, chacun bien en ordre, la bannière² au vent.

Voici qu'arrivent les Flamands dans le trouble et le désordre, les uns devant les autres. Ils portaient des cordes pour ligoter les Français. Le Roi s'était retiré du côté de la colline, car le soleil le frappait en pleine face ; quand les Flamands le virent se détourner en direction du tertre³, ils se dirent entre eux qu'il se sauvait, alors, ils se jetèrent à qui mieux mieux dans les rangs de leurs adversaires. Ces derniers les reçurent avec vigueur et, en peu de temps, il les déconfirent⁴.

En effet, le Comte de Saint-Pol passa au delà de l'armée et surprit les Flamands par l'arrière, lui-même se jeta au milieu des rangs ennemis comme un lion affamé et il accomplit de telles prouesses⁵ d'armes que c'était merveille à voir. Tous les autres barons se contenaient si bien que nul ne méritait un blâme.

Voici le Comte de Saint-Pol qui les rejoint et reconnaît l'enseigne du Comte Renaut. Quand le Comte Renaut aperçut son ennemi, il fut si heureux qu'il n'aurait pas voulu tenir Dieu par les pieds ! Il lui fond dessus et Saint-Pol sur lui ! Il y eut alors une très violente mêlée et ils se seraient grièvement entreblessés s'ils étaient restés longtemps ensemble.

Mais les forces du Roi ne cessaient de s'accroître⁶ tandis que le côté flamand s'affaiblissait, car ils étaient dans leur tort et ils ne s'entendaient guère entre eux. Alors, les deux armées se mêlèrent entièrement, la bataille fit rage. Mais le Comte de Saint-Pol ne s'endormait pas, il fit de tels efforts qu'il s'empara de vive force du Comte Renaut et, une fois ce dernier pris, les Flamands perdirent tout courage. Alors, les Français redoublèrent de hardiesse, ils se dirigèrent vers la ligne de Comte Ferrand et ils le firent prisonnier, ainsi que le Comte de Ponthieu et monseigneur Guillaume-Longue-Epée et un grand nombre de nobles seigneurs dont mon histoire ne fait pas mention. [...]

[III. APRÈS LA BATAILLE]

Ainsi se termina la bataille, le Roi s'en revint dans l'allégresse⁷ à Tournai avec tous ses prisonniers, tandis que les Flamands repartaient en grande peine. Cette défaite leur fut infligée en l'an de Notre Seigneur 1214, au mois de juillet, le second dimanche, et, ce même jour monseigneur Louis¹ écrasa proprement le roi Jean d'Angleterre, dans le Poitou à la Roche-aux-Moines.

Le lendemain, le Roi envoya ses troupes à Lille, il fit incendier la ville ; il fit punir toutes les villes de Flandre dans lesquelles il installa ses garnisons. Puis il s'en revint en France avec ses captifs. [...] Dorénavant le Roi Philippe vécut dans la paix, craint et redouté en tous lieux.

¹monseigneur Louis est le fils aîné du roi, héritier du trône ; ²Bannières : sorte de drapeaux ; ³tertre : colline ; ⁴déconfire : battre (dans une bataille) ; ⁵prouesse : exploit héroïque ; ⁶s'accroître : augmenter ; ⁷allégresse : grande joie ;



Bataille de Bouvines : Philippe-Auguste, roi de France, face à Otton IV, empereur

Philippe-Auguste, roi de France victorieux, ramène les Comtes Ferrand et Renaud faits prisonniers à Paris

Deux documents tirés des Grandes chroniques de France, XVe siècle. Conservés à la BNF.



Après la bataille de Bouvines

Le roi de France, joyeux d'une victoire si inespérée, rendit grâces à Dieu, qui lui avait accordé de remporter sur ses adversaires un si grand triomphe. Il emmena avec lui, chargés de chaînes et destinés être enfermés dans de bonnes prisons, les trois comtes plus haut nommés, ainsi qu'une foule nombreuse de chevaliers et autres. A l'arrivée du roi, toute la ville de Paris fut illuminée de flambeaux et de lanternes, retentit de chants, d'applaudissements, de fanfares et de louanges, le jour et la nuit qui suivit. Des tapis et des étoffes de soie furent suspendus aux maisons ; enfin ce fut un enthousiasme général.

Roger de Wendower, Chronique, vers 1220

Source : G Duby, Le dimanche de Bouvines



Après la bataille de Bouvines, le roi de France ramène à Paris le comte Ferrand fait prisonnier.

Enluminure du XVe siècle. Bibliothèque royale Albert I, Bruxelles

Le royaume de France aux XIe et XVe siècles.

Source : manuel Belin, 2010

